

COINCIDENCES



A.—Regardez comme c'est bizarre : il était *maçon* et il est mort de la *pierre* !
 B.—Oui, c'est une famille prédestinée ; l'une de ses sœurs qui est excellente *musicienne* tombe continuellement en *syncope* ; l'autre qui est *carmélite* a succombé à une *maladie de foi*...
 A.—En effet ; je me rappelle aussi son oncle, le *ténor*, enlevé par une *maladie de chœur*...

LES PRÉSENTS

*Enfant, je vous donnerai
 Pour vos fiançailles
 Un clair bluet azuré
 Parmi l'or des pailles ;
 Et jamais un bleu plus pur
 N'aura teint de fleur plus belle,
 Sinon dans le vierge azur
 De votre prunelle.*

*Enfant, je vous donnerai
 Pour vos épousailles
 Un oeillet rouge, empourpré
 Comme les batailles ;
 Et jamais calice en juin
 N'aura versé plus de fièvres
 Sinon l'oeillet purpurin
 De vos jeunes lèvres !*

*Enfant, je vous donnerai
 Pour vos funérailles
 Un lis, hélas ! expiré
 Parmi les broussailles ;
 Et jamais plus belle fleur
 N'aura blémi de la sorte
 Si ce n'est dans la pâleur
 De ta beauté morte.*

CATULLE MENDES.

LE NID D'AIGLES

Endregaard, tel était le nom d'un petit village de Norvège, solitaire, enfermé entre de grands murs de rochers. Le plateau sur lequel il était bâti, fertile et uni, était traversé d'un large torrent se précipitant de la montagne, pour se jeter assez près du village, dans un lac qu'on voyait briller de loin. Un jour, à travers ce lac, était venu en barque l'homme qui, le premier, avait défriché le vallon. Il s'appelait Endre, et les habitants actuels du village étaient ses descendants. Certains disaient que, coupable d'un meurtre, il avait dû se réfugier dans cette solitude, et que, pour cette raison, tous les gens du lieu, ses fils, avaient un air si sombre. Mais d'autres soutenaient que la faute en était aux murs de rocs, qui, même à la Saint Jean d'été, ne permettaient plus, dès cinq heures du soir, aux rayons du soleil de pénétrer au fond de la vallée.

Au-dessus du village, un nid d'aigles était suspendu, très haut, à une pointe de rocher. Tout le monde pouvait voir quand la femelle commençait à couvrir, mais nul n'avait jamais pu grimper jusqu'au nid. L'aigle planait sur le village, enlevant, tantôt un agneau, tantôt un chevreau ; une fois même, il saisit un petit enfant et l'emporta. Aussi ne se sentait-on point en sûreté dans le village, tant que les aigles habitaient leur nid inaccessible.

Parmi les paysans courait une tradition que, dans les temps anciens, deux frères avaient su atteindre le nid et le détruire. Mais à présent nul n'était plus capable d'en faire autant.

Lorsque deux individus se rencontraient dans le village, ils parlaient du nid d'aigles et regardaient en l'air. On savait à quelle époque de l'année les grands oiseaux de proie étaient revenus, sur quel point du vallon ils s'étaient précipités, quel mal ils y avaient fait, et quel audacieux avait, le dernier, risqué la tentative de grimper jusqu'à eux. Dès qu'ils savaient

marcher, les gamins s'exerçaient à grimper aux arbres et aux rocs, ainsi qu'à lutter entre eux, pour arriver quelque jour au nid et le détruire, à l'envi des deux frères légendaires.

A l'époque dont il s'agit, le plus vigoureux garçon du village s'appelait Leif. Il ne descendait point d'Endre, il avait des cheveux frisés, de petits yeux ; il aimait la plaisanterie et les jeux de toutes sortes. Depuis ses plus jeunes années, il se vantait d'arriver tôt ou tard au nid d'aigles. Les vieilles gens disaient qu'il n'aurait pas dû s'en vanter si haut.

Ces critiques l'emflammèrent et, sans attendre l'âge de toute sa force, il entreprit d'escalader le rocher des aigles.

C'était par une belle matinée de dimanche, au début de l'été ; les petits aiglons devaient être récemment éclos. Une foule nombreuse se rassembla au pied du rocher : les vieux disaient non, la jeunesse disait oui. Mais Leif, n'écoutant que son propre désir, attendit seulement que la femelle eût quitté le nid. Alors, d'un bond, il se suspendit à un arbre, à plusieurs pieds de terre. Cet arbre croissait dans une crevasse, le long de laquelle il se mit à grimper. De petites pierres se détachaient sous ses pieds ; les cailloux et la terre s'éboulaient ; autrement le silence était solennel ; on n'entendait que le grondement sourd et continu du torrent se précipitant vers le lac.

Le mur de roches devenait de plus en plus abrupt. Longtemps Leif resta accroché d'une main, cherchant avec le pied un appui qu'il ne pouvait voir. Beaucoup de spectateurs, les femmes surtout, se détournèrent, disant qu'il n'aurait jamais risqué pareille folie, s'il avait eu encore ses parents. Pourtant il trouva un point d'appui, et en chercha un autre, tantôt avec la main, tantôt avec le pied. Le pied lui manqua. Leif glissa, puis reprit son équilibre. Ceux qui étaient au-dessous de lui entendaient leurs respirations haletantes.

Alors se dressa une grande jeune fille, assise à l'écart sur une pierre. On disait que, tout enfant, elle s'était fiancée à Leif, quoiqu'il n'appartint pas aux familles du village. Elle étendit les bras vers lui :

—Leif ! Leif ! pourquoi fais-tu cela ?

Tout le monde se tourna vers elle ; son père s'approcha, mais elle ne le reconnut pas.

—Redescends, Leif ! criait-elle. Je t'aime, et là-haut tu n'as rien à gagner.

On vit qu'il hésitait ; il s'arrêta une minute ou deux, puis il recommença à grimper. Sa main et son pied étaient fermes ; aussi tout alla bien, d'abord, mais il finissait sans doute par se fatiguer, car il se reposait souvent. Comme un messager de funeste présage, une petite pierre roula. Tous ceux qui étaient là, n'y tenant plus, s'en allèrent. La jeune fille restait droite sur sa pierre, se tordant les mains et regardant.

Leif tâtonnait avec la main droite. Soudain,—elle le vit !—cette main céda. Il se rattrapa de l'autre ; elle céda encore.

—Leif ! cria la fiancée, si fort que sa voix franchit le mur de rocher, et tous les autres se joignirent à ce cri.

—Il glisse ! clamèrent-ils ensemble, tendant leurs bras vers lui, hommes et femmes.

Il glissait en effet, entraînant le sable, les pierres, les cailloux ; il glissait, il glissait toujours plus vite. Tous se détournèrent pour ne point voir, et ils entendirent un craquement sinistre, puis une chute lourde comme celle d'une masse de terre humide.

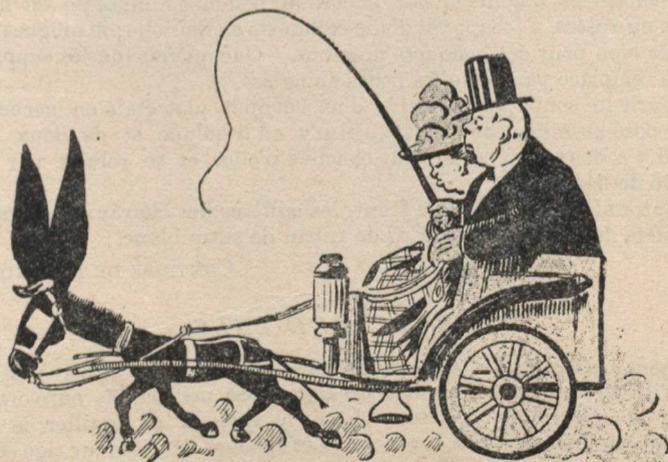
Quand ils eurent le courage de regarder, Leif gisait à terre, broyé, méconnaissable. La jeune fille était inanimée, son père l'emporta.

Les jeunes gens qui avaient poussé Leif à cet acte de témérité n'osaient ni le toucher ni lui prêter assistance, pas même le regarder. Il fallut que les vieux s'en chargeassent. Le plus âgé dit en le soulevant :

—C'était insensé ! Mais, ajouta-t-il, regardant le nid, il est bon cependant d'avoir quelque chose de placé si haut que tout le monde ne puisse atteindre.

BIERNSTERNE BIERNSON.

LE PLUS ANE DES TROIS...



—Deux milles en une heure... Faut-il que cette bête-là soit fainéante !...